

Koji Yamamura

Marco de Blois

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Blois, M. (2013). Koji Yamamura. *24 images*, (163), 54–54.

Koji Yamamura



Le Japonais Koji Yamamura reconnaît parmi ses influences les cinéastes d'animation Youri Norstein (Russie), Priit Pärn (Estonie) et, de façon générale, les artisans de l'ONF, dont Ishu Patel et Co Hoedeman. Cette liste met en lumière des aspects fondamentaux de son œuvre : goût du travail fait main, prédilection pour la caricature et l'absurde, désir du défi technique. La contribution de Yamamura au

domaine de l'animation se démarque toutefois par une grande originalité graphique et narrative. En effet, il y a chez le réalisateur de *Mt. Head*, de *A Country Doctor* et de *Muybridge's Strings* une manière unique de raconter et de mettre en scène, résultat d'une maîtrise exceptionnelle du dessin et de l'animation : perspectives insolites, transitions narratives inusitées, élans expressionnistes, bref, une détermination à laisser l'animation développer ses propres codes en repoussant ceux de la prise de vues réelles. Tout en se distinguant par sa modernité, l'œuvre foisonnante de Yamamura est aussi porteuse d'un riche héritage culturel, puisant aussi bien dans la tradition théâtrale (voix hors champ confiées à des comédiens du théâtre traditionnel japonais), musicale (ondes Martenot, shamisen) que littéraire (adaptations de Kafka, de Léopold Chauveau).

En choisissant Yamamura, nous voulions aussi mettre en évidence son influence sur la nouvelle génération d'animateurs

indépendants au Japon. Il est indéniable que son œuvre, de même que son travail d'enseignant à l'Université des arts de Tokyo ont contribué à l'émergence d'une nouvelle vague d'animateurs dans ce pays. Avant Yamamura, les indépendants japonais étaient peu nombreux ; depuis, ils forment une cohorte se distinguant nettement de l'animation industrielle. Ils s'appellent Mirai Mizue, Atsushi Wada, Kei Oyama, Masaki Okuda... L'inclusion de Yamamura dans cette nomenclature nous amène à souligner le rôle joué par les cinéastes-enseignants qui, pour une large part, servent de modèle aux générations à venir. Nous aurions pu, pour des raisons similaires, ajouter Priit Pärn (Estonie), Andreas Hykade (Allemagne), Jerzy Kucia (Pologne) et plusieurs autres. — **Marco de Blois**

« ... goût du travail fait main, prédilection pour la caricature et l'absurde, désir du défi technique. »

Jia Zhangke

« Je veux comprendre comment nous évoluons, comment les gens "restructurent" leurs vies et saisir comment nous établissons des liens dans le monde que nous construisons. » Cette phrase, extraite du dossier de presse du nouveau film de Jia Zhangke, *A Touch of Sin*, pourrait servir à bien des égards de fil d'Ariane pour toute son œuvre.

Jia Zhangke représente le navire amiral de la « sixième génération » du cinéma chinois (Wang Xiaoshuai, Lou Ye, Zhang Yuan, etc.) nommée souvent par opposition à la cinquième (Chen Kaige, Zhang Yimou), désormais jugée académique et accusée de tourner de plus en plus le dos aux réalités sociopolitiques de la Chine contemporaine. La sixième génération se caractérise par des moyens limités, un style réaliste qui emprunte beaucoup au documentaire, des acteurs souvent non professionnels, un regard particulièrement attentif aux jeunes et aux laissés-pour-compte de la marche (forcée) vers l'économie de marché. Ces cinéastes œuvrent également, tout du moins

au départ, en semi-clandestinité (quand ils ne sont pas bannis). Jia Zhangke apparaît aujourd'hui comme le plus ambitieux mais également le plus visionnaire de cette génération. Dès *Platform* (2000), son deuxième film, qui raconte l'histoire d'une troupe de théâtre entre la fin des années 1970 et le début des années 1990, sa production s'internationalise (Office Kitano, Hubert Bals Fund, Pusan). À partir de là, les chefs-d'œuvre se succèdent (*The World* en 2004, *Still Life*, Lion d'or à Venise en 2006, *24 City* en 2008, *A Touch of Sin* en 2013).

Toute l'œuvre du cinéaste est consacrée aux passages et aux mutations : passage d'une génération à l'autre, passage d'un monde à l'autre, passage de la tradition à la modernité et aux transformations qui s'ensuivent... Alternant fiction et documentaire, elle ne se contente pas de commenter la réalité, elle la replace dans un flux qui lui restitue profondeur et complexité. Jia Zhangke pratique un cinéma dynamique au contraire d'un cinéma figé, qui se contenterait de documenter le moment présent. Il



est aujourd'hui le chef de file d'un art qui n'est pas seulement un témoin impuissant mais un acteur affirmé et un vecteur de changement social. — **Philippe Gajan**

« L'œuvre de Jia Zhangke ne se contente pas de commenter la réalité, elle la replace dans un flux qui lui restitue profondeur et complexité. »